

menions avec nous dans un tranquille square de la vieille Cité, tout proche de notre domicile, et où rien ne devait ni la déranger ni l'alarmer. Sur les fonds déposés chez le banquier, nous prélevions, ça et là, quelques livres sterling pour lui procurer à la fois un peu de vin et la nourriture fortifiante en même temps que délicate dont sa santé réclamait impérieusement le secours.

Nous l'amusions, le soir, avec des jeux de cartes à la portée des enfants, et avec des collections de dessins que je me procurais sans peine chez le graveur pour lequel je travaillais.

Quelques sacrifices que cela dût coûter, quelques longs, fatigants, et désolants délais qu'il nous fallut subir, le tort qui lui avait été fait, si tant est qu'humainement il offrit quelque prise, devait être redressé sans son concours, et même complètement à son insu.

Cette résolution prise, il fallait décider ensuite comment nous irions au-devant des premiers dangers, et quelles devaient être nos premières démarches.

Après m'être consulté avec Marian, je résolus de commencer par grouper autant de renseignements que possible, de demander ensuite l'avis de M. Kyrle (sur qui nous savions pouvoir compter) ; de savoir de lui, tout d'abord, si le recours aux lois nous était suffisamment ouvert. Je devais bien aux intérêts de Laura de ne pas faire dépendre tout son avenir de mes efforts isolés, tant que j'aurais la moindre chance de fortifier notre position par un secours quelconque sur lequel on pût faire fond.

La première source d'informations à laquelle je recourus fut le "Journal" que Marian Halcombe avait tenu à Blackwater-Park. Il y avait dans ces notes, relativement à moi, des passages qu'elle préférait ne pas me laisser voir. En conséquence, elle me lisait elle-même le manuscrit, et je prenais, au fur et à mesure, les notes dont j'avais besoin.

Nous ne pouvions nous procurer le temps nécessaire à ce travail qu'en veillant fort avant dans la nuit. Nous y consacra mes trois soirées, et ce fut assez pour me mettre en possession de tout ce que Marian avait à m'apprendre.

Je m'employai ensuite à réunir autant de témoignages additionnels que je pus, sans trop éveiller de soupçons, m'en procurer au dehors. Je me rendis en personne chez mistress Vesey pour savoir si Laura se trompait ou non en affirmant qu'elle y avait couché.

En cette occasion, par égard pour l'âge et les infirmités de mistress Vesey, — et ultérieurement, dans toutes les occasions semblables, par mesure de précaution, — je tins secrète notre position réelle, prenant soin de ne jamais parler de Laura que comme de "feu lady Glyde."

La réponse de mistress Vesey à mes questions ne fit que me confirmer dans des appréhensions déjà conçues. Laura, bien certainement, s'était annoncée comme devant venir passer une nuit sous le toit de sa vieille amie ; mais jamais, ni de près ni de loin, cette promesse n'avait été tenue.

Lorsque ensuite je demandai la lettre que Laura avait écrite de Blackwater-Park à mistress Vesey, elle me fut remise sans l'enveloppe qui, jetée le jour même au panier, avait disparu depuis longtemps.

La lettre elle-même ne portait aucune date, pas même celle du jour de la semaine. Elle renfermait seulement ces lignes : — "Très-chère mistress Vesey, "je suis dans de grandes anxiétés et dans "de grands chagrins. Il se peut que "j'aie vous trouver demain soir, et que "je vous demande un asile pour la nuit. "Je ne saurais, dans cette lettre, vous "donner aucun détail. Je l'écris avec une "telle peur d'être découverte, qu'il m'est "impossible d'arrêter mon esprit sur quoi "que ce soit. Veuillez, je vous prie, vous "trouver chez vous quand j'irai. Je vous

"donnerai mille baisers et vous mettrai "au courant de tout. — Votre Laura "bien affectonnée." Quel parti pouvait-on tirer de ces quelques lignes ? Aucun, bien certainement.

En revenant de chez mistress Vesey, j'engageai Marian à écrire (non sans observer les précautions dont j'usais moi-même) à mistress Michelson. Elle pourrait, si cela lui convenait, exprimer en général, quelques soupçons sur la conduite du comte Fosco, et devait demander à l'ex-femme de charge de nous fournir, dans l'intérêt de la vérité, une constatation précise des événements.

Pendant que nous attendions la réponse, qui nous arriva au bout de huit jours, j'allai visiter le médecin de Saint-John's Wood ; je me présentai comme envoyé de miss Halcombe pour compléter, s'il y avait lieu, les détails que M. Kyrle avait pris le soin de se procurer, sur les derniers moments de "feu lady Glyde." Assisté par M. Goodricke, j'obtins une copie du certificat mortuaire, et une entrevue avec la femme (nommée Jane Gould) qui avait été choisie pour les soins préliminaires de l'ensevelissement.

Par l'entremise de cette personne, je découvris aussi un moyen de me mettre en communication avec la domestique, Hester Pinhorn. Elle venait de quitter sa place, par suite d'un désaccord avec sa maîtresse, et logeait chez certaines gens du voisinage, connus de mistress Gould. Ce fut ainsi que j'obtins les Relations de la femme de charge, du docteur, de Jane Gould et de Hester Pinhorn, exactement telles qu'on les a précédemment trouvées dans ces pages.

Muni d'un sujet d'enquête si important, je me crus suffisamment préparé à la consultation que je voulais avoir avec M. Kyrle. Marian lui écrivit, en conséquence, qui j'étais, lui marquant le jour et l'heure où je désirais m'entretenir avec lui en particulier.

Je trouvai dans le cours de cette ma-

tinée, le temps de faire faire à Laura sa promenade habituelle, et de l'installer ensuite devant son dessin. Au moment où je m'apprêtais à quitter la chambre, elle leva les yeux sur moi, et je lus dans sa physionomie une sorte d'inquiétude inaccoutumée ; ses mains ensuite commencent, comme autrefois, à errer vaguement parmi les pinces et les crayons qui encombraient la table.

— N'est-ce pas, me dit elle, que vous n'êtes pas encore fatigué de moi ? ce n'est pas pour cela que vous me quittez ? Je tâcherai de mieux faire, je tâcherai de me porter mieux. Vous suis-je aussi chère qu'autrefois, Walter, maintenant que me voilà si pâle, si maigre et si lente à faire des progrès ? . . .

Elle disait exactement ce qu'un enfant eût pu dire, et me laissait lire dans sa pensée avec une candeur d'enfant. Je restai quelques minutes de plus ; — je restai pour lui dire à quel point elle m'était plus chère, maintenant, qu'à une autre époque du passé : — Tâchez de vous rétablir, lui dis-je, encourageant le nouvel espoir que je voyais se faire jour dans son esprit. Tâchez de vous rétablir pour Marian et pour moi.

— Oui, se disait-elle, revenant à son dessin. Je tâcherai, parce qu'ils m'aiment bien tous les deux. Puis, relevant tout à coup la tête : — Ne soyez pas longtemps ! ajouta-t-elle. Mon dessin ne va pas vite, Walter, quand vous n'êtes pas là pour m'aider.

— Je reviendrai bientôt, chère enfant, je reviendrai bientôt, pour m'assurer que cela marche . . .

Ma voix, malgré moi, faiblit un peu. Je dus me contraindre pour quitter la chambre. Mais ce n'était pas le moment de renoncer à cet empire sur moi-même qui, dans le cours de cette même journée, pouvait m'être encore si utile.

En ouvrant la porte je fis signe à Marian de me suivre sur l'escalier. Il fallait la préparer à une des conséquences que